

Télésis

Norader, 1998.

Prologue

L' **A** mour mourait. Sur le sol jonché d'existences annihilées par la fureur de l'ordre et du droit, avançait le prince, avec peine et désarroi. Autour de lui et sur des dizaines de mètres, les cadavres foulés au pied de tout l'effectif féminin de l'Alderandia, la cité pédagogique en exil. A peine seize ans, drapées dans leur linceul bleu. Chaque bras, chaque lambeau de chair qui émergeait de l'amas d'espoirs injustement brisés lui arrachait des larmes. Ca et là, la violence des coups laissait deviner avec une perversité bestiale, une tendresse révolue que le prince reconnaissait avec douleur. Les membres épars et disloqués d'une fillette qu'hier encore il félicitait de son ardeur à connaître. La connaissance. Quelle vanité à présent qu'un apprentissage rigoureux et pénible à l'échelle d'un tel déchaînement de méthode et de mort. Processus toujours plus efficace. *Les âmes égarées doivent sentir le poids de l'agonie* les presser peu à peu. Les bras arrachés, les yeux se consumant lentement sous l'action d'une subtile radiation rougeâtre ; ne restaient que les odeurs, odeurs toujours plus intense de vie épanouie qui s'épanchait, la tête à même les poitrines éventrées. *La Rédemption est accordée à tous* dans la fraternité d'une épreuve sanguinaire. *Le crime ne peut être expié que par une prise de conscience ultime.* Pourtant, sous les yeux du prince Alh'Drandos, l'expiation salvatrice se révélait dans toute sa monstruosité. Les jeunes officiers qui l'accompagnaient, de bleu vêtus, peinaient les yeux hagards, la face prématurément meurtrie, les traits finement burinés par le fracas du malheur. Innocences souillées par la perfection aliénante. En contrebas, les derniers postes de garde de la cité volaient en éclats effacés par les indomptables canons de la flotte impériale. Protecteurs de l'ordre, de la vertu et de la félicité universelle, ils crépitaient dans la brise de ce soir cruel. Un homme s'abattit non loin, foudroyé, anonyme. Guerre sans nom, guerre sans but, guerre qui sans aucun doute pour le futur n'aura jamais existé. Alh'Drandos restait figé. Son destin n'était pas de mourir de cette façon, il le pressentait. Un messenger vint à lui, le regard rivé au sol. De façon fulgurante, les hordes de l'empire avaient pénétré l'enceinte de protection de la citadelle aux mille jardins. Le vaisseau d'évacuation allait être arraisonné, inmanquablement ...Selena ...

Le prince courait éperdument, à travers des couloirs maculés d'une substance pourpre. Inexorablement, une idée ténébreuse s'imposait à lui. Devant l'entrée des appartements, un corps amorphe avait entravé l'action purificatrice. Insolence nécessaire à la face de toute une civilisation, l'inconséquence souillure perséverait dans l'égarement. C'est pourquoi, non content de l'avoir délicatement déchiquetée, les meutes pacificatrices l'avaient-elles clouées à

la porte qu'elle avait osée défendre. Le prince cru discerner au-delà des coups et du sang, la plus jeune protégée de la princesse. Une jeune fille déterminée qui modestement avait jugé préférable de connaître le martyr plutôt que d'abandonner sa tutrice. Mais chaque être est unique et à travers son sacrifice l'infortunée s'avérait aussi digne que celle qu'elle admirait. Et c'est proprement l'unicité de l'objet de son amour qui déchirait Alh'Drandos. Au centre de la pièce dévastée, le prince tomba à genoux. A jamais où que tu sois, je te retrouverais car je demeure en moi-même JS prince Alh'Drandos.

Il allait lui falloir mourir une première fois pour vivre ; naître pour rejoindre ou trouver l'absolu.

Par Faiasma, l'homme se veut absolu pouvoir
En Telesis la tentatrice, chacun cherche sa voie

Aphron derrière le masque de la folie
Soupire après son étoile *Enessa Astera*
Liberté délivrée de l'oppression d'autrui
Que le hasard sacrifiera

Le marbre caressé par une brise légère
S'effrite et s'éveille ; *Aura*
Norader domine la cité miroitante
Mais point sa vérité ; *Astrapta*

Je peine seul et vain au milieu de mes songes
Nul ne peut saisir mes craintes ou mes doutes
Tu contemples l'amour par delà le réel
Tu cherches *Selena* rédemption éternelle

Aux *Anassa* princesses, nous devons l'espoir
Malgré l'illusion réelle en l'absolu de croire
Eternelle garant de la félicité universelle ; **Agapchuria**
Par elle, le Je Suis vivra

Je

Je vois. Je me lève. Je m'habille. Je n'ometts pas de veiller à l'hygiène de mes dents. J'allume le médiaphone. J'entends la voix de Telesis, l'expression commune de notre pensée. Je rince la brosse. Je range le tout. Je ferme le placard. Je m'assois devant mon petit déjeuner. Meticuleusement préparé. Il est petit, aimable. C'est mon meilleur ami. Toujours plus sensible. Amabilité gratuite. Il ne parle pas, il me comprend. Silencieux et propre. Ponctuel. Jamais fatigué. Sans cesse actif. Respectueux et simple. Dans son regard, je puise mon énergie quotidienne : une présence chaleureuse. Sa reconnaissance patiente me soutient. Affectueux. Sa sensibilité m'étonne. D'une bonne humeur inconditionnelle me sert mon café. Et avec sa délicatesse habituelle met en marche le médiaphone. Sans lui je manquerais, l'intervention matinale du commissaire à la santé psychique. Vraiment sincère. Un ami véritable. Reflets bleutés sur son front ferme. Je lis dans la vigueur et la précision de ses mouvements, une foi inébranlable. Foi en la science et en l'efficacité de notre existence. De douces mélodies clinquantes émanent de son être. Sa tête éclairée de mille couleurs me sourit : Toute la vie des hommes court en lui. « *Je me dépêche de me rendre à mon travail.* », grinça l'androïde aux milles voyants.

Je divague. Seule la raison a un sens. Je repose mon verre. Je me lève. Sans précipitation, car la nervosité est mère de l'imprécision. J'ouvre la porte. Je n'oublie pas mon attaché-case. Je saisis mon passe numérique. J'enfile mon manteau. Je passe mes bottes. La porte se soulève. Je sors. L'ascenseur est prêt. Je descends...À l'intérieur, seuls subsistent les cadrans de réglage. Le miroir a été retiré. Comme partout d'ailleurs. Dans sa grande sagesse, l'expression commune de notre pensée, toujours soucieuse du bonheur des êtres tient à remédier à toutes les imperfections de notre constitution. En effet, il est certain que la propre vision de mon visage me nuit. Elle consacre mon incapacité à m'appréhender en tant que sujet libre de notre action commune. En nous voyant, notre nature imparfaite s'abuse. Et contre notre volonté, nous opérons une comparaison injustifiée entre notre paraître propre et notre nature commune. Impression fugitive et glaciale d'une imaginaire originalité de notre existence. Le doute est l'ennemi de la vérité. L'émotion n'existe pas. Elle ne peut exister car elle engendre le doute. Seule la raison compte...Je réfléchis trop...

Tu

Tu te hâtes, dans les couloirs artificiellement éclairés au néon, de l'immeuble dans lequel on t'a alloué, généreusement, un appartement de béton. Tu fuis. Ou plutôt tu tentes d'échapper à ce parfum. Cette odeur subtile, lancinante, qui t'assaille, lorsque chaque jour tu passes devant sa porte. Une porte toujours close que tu aimerais voir s'ouvrir. Une porte qui t'effraie, te méprise. Car tu sais que dans ce corridor froid et impersonnel, ta volonté maîtresse et irréductible te fait défaut. C'est en ces moments là que tu prends conscience du vide de ton existence. Libéré de ton savoir doctrinaire et de tes pensées imposées et futiles, à la merci de ton ignorance totale devant le sentiment, tu te regardes toi-même et tu constates. Je ne suis rien. Mais grâce à cet aveu, cette seule pensée autonome, tu existes déjà un peu pour autre chose qu'un destin bureaucratique et techniquement parfait. On te ment, lorsqu'on t'affirme que tu ne peux être pour toi qu'en servant la société entière, au risque de n'être

réellement utile à personne, en devenant *un élément utile du tout*, à la communauté et donc aux autres. Tu ne peux être pour les autres avant d'être déjà a priori par toi-même. En réalité tu seras, lorsque tu auras saisi dans son inanité le néant de ton existence. Alors et seulement, tu seras apte à poser un regard, plein de chaleur sur ton semblable. Et par les autres ton existence permettra de te constituer en essence digne de leur secours et de leur société, à jamais. C'est pourquoi, en misérable sujet de cette cité, tu trembles à l'idée de la rencontrer. Une vision souveraine qui te hante et te culpabilise, que tu repousses avec violence, que tu noies dans un travail méticuleux et zélé, que tu effaces de ta mémoire avec des maximes toutes faites, des sentences fatales qui te relèguent dans un univers figé que tu apprécies pour son confort immuable. Plus que dix mètres, déjà tu te pelotonnes dans ton manteau, tu avances d'un pas toujours moins assuré. Tu ne sais plus où poser ton regard. Ton esprit ferme glisse sur les premiers effluves qui t'atteignent. La porte que tu cherches à ne pas regarder est entrouverte. Et même non, tandis qu'une voix presque familière ébranle tout ton être, un être de marbre plein de sa propre contemplation vaine et aveugle. Ton être s'effondre sur lui-même, comme la lumière, une lumière trop vive t'éblouit et te confond. Elle est maintenant là ; à deux mètres de toi. Créature pourtant ; en apparence simple, sujet libre de l'empire

Cependant, il ne sert rien de nier qu'au fond de ses yeux pers, tu perçois malgré toi, une lueur qui n'a pas sa pareille dans toute la cité, une lueur insolente, une lueur de vie. Elle te fixe, très brièvement. Le temps pour elle de constater le néant de ta présence. Une libre stupeur, la honte qui prend possession de toi, l'habituel recours soudain à une haine vindicative qui pourrait radicalement écraser cette troublante apparition et te permettrait de reconquérir l'ataraxie qui te sert de substitut à l'existence. Tu n'as pas saisi sa question. Tu n'es pas en mesure de comprendre pourquoi devant ton obscurité, elle ne désire pas te mépriser et partir, mais au contraire, t'éclairer d'une flamme que tu fais vaciller. D'ailleurs, à bien regarder, ses yeux ne sont plus ni verts ni bleus. Couronne de multiples éclats colorés qui entremêlés forment son éclat insaisissable. Ca et là, tout autour de sa pupille dilatée pour appréhender de toi le moindre signe d'humanité, de violentes traînées d'or qui baignent une corolle mauve. Un œil sauvage, proprement impur et qui pourtant, pourtant se révèle à toi comme subtile attraction. Tu ne plus courir ni gémir. Tu n'entends même pas qu'elle te parle. Il a suffi d'une simple femme, moins froide que d'ordinaire, plus mystérieuse aussi, pour effacer en toi, des dizaines d'années de solitude outrancière, tourné vers la cité impersonnelle. Car tu regardes à présent au-delà de cette jeune femme, tu reconstitues une autre présence, en un autre lieu, un autre temps. Plus petite, plus belle, plus douloureuse. Elle te voit pâlir, tu voudrais pouvoir contempler éternellement ce souvenir. Instant intemporel ; tu rougis : « Vous ne vous sentez pas bien ? Vous avez besoin de quelque chose ? » Voix trop amicale, secours trop prompt, assurance inaccoutumée devant la rencontre. Tu sors peu à peu de ton état second pour réaliser avec douleur l'ampleur de ton mal. Quelle est donc cette chose qui t'a si brutalement terrassé ? Et pourquoi si soudainement ce rappel à la réalité ? Tu te souviens d'une angoisse profonde qui s'intensifiait à submergé ton bonheur. Le devoir, j'ai le devoir d'accomplir le Bien. Tu hésites encore. Tu te souviens. Quelque chose a changé en toi, c'est certain. Un rêve, une vision. Tu as aperçu quelque chose ; au plus profond de toi, le vide n'est plus si vide. La crainte de découvrir réellement ce que tu es, a remplacé la répugnance que tu avais à prendre conscience de ton existence. Une existence qui malgré tout t'appartient. Elle réajuste une écharpe de laine, rouge, douce au regard. « Je m'excuse, je dois subir... Faire mon devoir et me rendre à mon travail.

— Alors je vous souhaite une agréable journée. Peut-être pourrions-nous bavarder... un autre jour... Ce soir si vous êtes d'accord ? » Je manque de m'écrouler par terre et je lâche indistinctement : « C'est cela, bonne journée. » Je lui tourne le dos à cette insolente. Après tout, qu'avais-je donc à lui souhaiter une bonne journée ? Elle a manqué de me mettre en retard. Tu marches rêveur, un sourire au coin des lèvres. Je hais ce sourire. Seule la raison compte ! Il sort dans la rue.

Retour chez soi

Je sors de mes bureaux, plus détendu que d'habitude. Il fait froid. Il vente toujours beaucoup sur Telesia et le programme de contrôle des flux atmosphériques n'est pas encore au point. Je descends cette avenue, couverte de fleurs et de végétation. Tu le trouves pourtant sinistre, ce quartier, avec ses fleurs artificielles, ses rues apparemment agréables, où nul n'a le droit d'élever la voix. En réalité, ces petites boutiques reluisantes, où chacun peut acheter, pour trois fois rien, alcools et tabacs trafiqués, drogues hallucinatoires, chargés de combler en chaque citoyen, l'abîme comblé dès l'enfance, par l'éradication de tout sentiment. Sur les trottoirs, chacun se frôle, mais personne ne prend la peine de chercher, au fond des yeux de l'autre, l'angoisse, le besoin naturel d'affection réciproque. Chacun se nie, en refusant de croire à la gratuité des relations humaines. Tu t'engouffres, en courant dans les galeries du métro. Tu fuis cette cité sans cœur, cette cité gelée. Une jeune fille et un garçon se croisent. Subrepticement, elle a visé son visage, cherchant probablement à croiser son regard. Mais lui regarde plus bas ; de ses yeux sans âme, il la déshabille rapidement. De sa main, un geste vulgaire, tandis qu'ils se dépassent. Tu ne peux plus croire au respect. Tu ne peux être que certain de la vanité de l'amour dans cette cité. Au sein de la foule, tout est permis, regards indiscrets, mouvements incertains. Comme si la proximité flagrante s'opposait à un contact moins superficiel. Je me sens bien. Je sors de la rame. Je monte les Escalators avec tonicité. Je rentre chez moi, calmement. Voilà, encore une centaine de mètres ; je vais pouvoir me reposer. Je reste maître de moi-même. Maître de toi-même ; certainement non. Car à vingt mètres de l'entrée de l'immeuble où tu vis, elle est là, vive et alerte, qui discute avec la concierge, en uniforme bleu et rouge. Tu as ralenti ton pas. Tu peux déjà voir ces doigts fins qui s'agitent, ces mains qui s'ouvrent comme elle t'aperçoit. Je suis ridicule. Je ne connais pas cette femme. Cette femme, car elle n'est pas pour toi, *une créature parmi tant d'autres*. Tu essayes un moment de ne plus la regarder. Elle doit pourtant sentir à présent, ton regard qui caresse sa gorge claire. Elle-même se fige, mais toi tu la vois rire cependant. Je regarde devant moi. Je regarde *devant* m...Je fixe mes pieds. Voilà, maintenant l'arbre un peu plus haut. Tu passes devant elle comme si tu défilais. La concierge ne s'aperçoit de rien. Elle lui parle toujours. Un brusque coup d'œil intense et violent ; un charme incomparable qui te pétrifie. Tu te traînes, courbé, jusque dans le hall. Abasourdi, tu n'as pas remarqué qu'elle avait déjà pris congé de la concierge. Elle marche nerveusement vers l'entrée, crispant ses doigts. Elle est derrière toi, tu ressens son parfum. Et quand elle pose sa main fluette sur ton épaule, tout devient irréel. Le faux plafond se fend. Les néons s'éteignent. Le couloir glacial s'efface. Tu te vois sous un ciel gris, dans ton véritable pays. Les cheveux de la jeune femme se dénouent. Ses traits deviennent indistincts. Une figure pâle devant toi, drapée de blanc. Ton regard se trouble. Un sourire gai, des yeux gris qui te sondent, elle te parle doucement, de ses rêves, de ses peurs ; tu contemples le visage du Bien. Peu à peu, sa gorge se teint de rouge, un filet écarlate qui mouille ses épaules. Quelque chose d'insaisissable qui enveloppe son cou. Un voile trop léger qui flotte derrière elle. La jeune femme réajuste son écharpe. Avec effroi, dans ses yeux, tu lis ton malheur, ton destin. Elle allume quelque chose en toi, elle t'enveloppe de son être. Elle voudrait déjà pouvoir te révéler ton nom. « Vous allez mieux aujourd'hui ? » Ses lèvres se relèvent. Elle se moque de moi. Elle cherche à me perdre, à m'humilier. Animalité troublante et incisive. Elle voudrait me déchirer. Elle a tourné la tête vers sa porte. Elle ne me regarde plus. Pourquoi ? Je me mets à trembler. Je serais prêt à saisir sa main, pour ne pas qu'elle se dérobe. Elle s'écarte un peu indécise. Je lui déplais. Je l'ai déçue. Il faut que je parle. Dis quelque chose...tu dois la retenir. Je dois la retenir ; encore un peu de temps... « Vous voulez entrer, prendre quelque chose ?
_Je...J'... »

Arrêtes donc de bégayer, ressaisis-toi ! Se ressaisir ? « C'est réellement aimable. Je pense que vous êtes une citoyenne scrupuleuse. » Bien joué pour le compliment !

« Se regrouper parfois ; avec des gens rencontrés au hasard, des amis...

_L'amitié ne se fonde que sur notre commune appartenance à un même savoir, Faïasma...

_Car chaque être en Telesis est un ami...Nous prendrons une fois un verre...

_Au hasard des volontés de la cité... »

Elle te sourit, me souris. Je ne sais plus quoi dire, immergé par un raz de marrée de sentiments, qui...pourtant n'existe pas, chacun le sait. Tu t'arraches à son dernier regard. Tu te réfugies dans l'ascenseur pour ne plus songer à rien. Un temps de vide. Empire des temples du vide. Les portes s'ouvrent.

Tu es à la cave, sans savoir pourquoi. Sourire esquissé dans le noir, nul n'est tenu de voir au-delà de tes actes et de ton comportement...Seul l'Autre est une fin.

Marbres

Lorsqu'il avait quitté l'Académie, le capitaine Norader était apparu aux yeux des ses examinateurs comme un homme équilibré et pour le moins déterminé. Issu d'une couche coloniale modeste, il avait rapidement été remarqué pour la maîtrise de ses pulsions émotionnelles, face à la réalité militaire. Car contrairement aux citoyens exaltés qui forment le gros des troupes de la mort, le capitaine n'avait jamais cherché à brimer ses penchants affectifs originaux, en les noyant dans un déchaînement cruel de meurtres et de violence légitimés. A l'inverse, captivé dès son enfance par l'idéologie impériale, il avait construit son existence, non sur le renoncement des rapports humains, mais sur la mise en pratique de la domination ultime, cherchant toujours à contrôler, tant ses propres pensées et réactions, que le comportement de son entourage. Il s'était notamment distingué contre une répression armée contre des colons récalcitrants à adopter les modes de vie telesiens. En effet, négligeant les instructions de ses supérieurs, qui lui spécifiaient de simplement massacrer la population, il avait préféré, par pure miséricorde, accorder une seconde chance à ses malheureux. Installant la garnison, il avait savamment inoculé la dernière des armes bactériologiques de l'Empire, à la population infantile de la colonie. Face à la lente et inexorable agonie de leur sauvage progéniture, les colons égarés avaient pu ainsi prendre conscience de l'inanité et du caractère éphémère de leurs liens affectifs, contingents et soumis à la cruauté du hasard. Le pragmatique capitaine facilita de plus la conversion de ces nouveaux sujets de l'Empire, en permettant à ses hommes de corriger (mais sous d'autres couleurs naturellement) la population féminine. Entre la disparition brutale de leurs enfants, la mise à sac de leurs demeures, les viols et le massacre de leurs épouses, les colons voyaient toute leur existence s'écrouler, comme ils s'apercevaient de l'absurdité de leur vie. Et pour pallier leur apparent désespoir, Norader les invita, non pas à se révolter contre l'Empire, mais à participer à la destruction finale de leur ancienne condition en vue de se libérer de leur asservissement. Il n'y avait plus aucun support à la tendresse brisée de ces hommes qui se mua en fureur. Plus de sens à donner à leur être, le néant. Ils n'avaient plus qu'à choisir entre le suicide et la mort, une mort interne et invisible, qui s'opérait insidieusement. Les assassins se dérobèrent. De nouvelles troupes débarquèrent ; le calme revint. L'Empire est ordre. C'est peut-être pour cela que c'est lui qui a été convoqué en ce matin chargé de brumes, auprès de l'Empereur. Norader avance silencieusement dans les rues sombres de Telesis. Il se dirige vers ce grand édifice qui domine la cité, au Nord. Il sait que derrière une vitre noire, une force l'attend. Une force qui décline et qui va consacrer son destin. Futile instrument de cette puissance, demain il aura déjà peut-être disparu. Ou révélé à son tour par cet éclat obscur, connaîtra à son tour la gloire du pouvoir. Qu'importe, il est d'ores et déjà lié à Faïasma.

Entretien avec l'empereur

L'Empereur me tournait le dos. Voûté, presque recroquevillé comme une feuille d'Automne avant de pourrir. Le regard vers l'horizon, au loin, ou plutôt tourné vers une autre vie, un autre temps. A présent, je réalisais pleinement en quoi la puissance et le rayonnement de notre civilisation, La Civilisation, reposait sur l'essence de notre société et non pas sur la personne de l'empereur, un être fatigué qui semblait croire plus les fantômes qui agitaient ses rêves que les menaces extérieures. Son univers intérieur s'écroulait, comme il prenait conscience de la solidité de l'édifice dont il était à l'œuvre ; un édifice qui lui survivrait. De façon insidieuse, il se rendait peu à peu compte que l'empire qu'il avait commis, était devenu un système autonome, qui ne trouvait sa raison d'être et sa cohésion que par lui-même. Une perfection absolue ne nécessitait pas de référent. Son œuvre l'avait dépassé. Il n'était plus qu'un fantôme, destiné uniquement à secouer une hiérarchie parfois paralysée par son inutilité. La répression était devenue obsolète ; tous les hommes avaient ressenti par eux-mêmes leur devenir. Et dans ce bureau terne, derrière un secrétaire encombré de missives contradictoires, un petit personnage drapé de noir a tourné son regard vers Telesis, la cité idéale, à présent libre et active. Tandis que son souverain déchu contemple avec amertume les fruits acides de sa tâche, la cité s'éveille déchirant les pans opaques de la brume nocturne. Une enfant interpelle sa mère en désignant le temple du dieu vivant de la cité. Le mausolée colossal d'un être à qui le pouvoir échappe, glissant entre ses doigts, aussi lourd et insaisissable que du sable fin. Il se retourne lentement. Sur son front blême se dissipent les impressions fugaces d'une anxiété mal dominée. Je sais à présent que des hommes vont mourir, sur l'autel de son orgueil tailladé par son propre succès. Impuissant à assumer l'ampleur de son ce mouvement, l'Empereur ne peut plus que maintenir son prestige qu'en recourant à la violence et à la mort. Il ne peut plus contrôler l'humanité ; alors, dans sa vieillesse aigrie, il exerce le peu de puissance qui lui reste, à faire souffrir quelques individus isolés. Au fond de ses yeux cohabitent la noirceur du dépit le plus profond et l'éclat d'une jouissance ultime : « Vous veillerez à faire respecter l'ordre impérial à l'Est des collines, capitaine. Il me semble que le mal s'y répand. N'oubliez jamais que le bonheur général doit être préservé partout. Faites le nécessaire et ramenez moi les dépouilles de ces âmes égarées. »

L'ambitieux officier, après avoir profondément salué l'Empereur sortit abruptement sous le regard envieux et cruel du vieillard. « Encore une chose...Je suis Telesia et nul n'a le droit de me juger Capitaine. », murmura-t-il en un souffle glaçant.

Catharsis

A travers les carreaux, tu a fixé ton regard sur la masse luisante qui domine la cité. La pyramide dorée est baignée de brumes, dans lesquelles tu laisses flotter tes pensées. Les rêves nocturnes t'envahissent ; tu pars loin, tu t'élèves vers ta propre vérité, celle que tu caches le jour derrière le masque de ta citoyenneté. Tu es étendu sur le lit, déjà le réel s'est effacé...

Elle contemplait les deux seuls barreaux, en croix, de l'étroite lucarne percée dans la cellule où on l'avait jalousement reléguée. Une croix grise et mate d'un alliage de métal et de fibres synthétiques ; probablement ce qu'il y avait de plus résistant. Deux barres épaisses qui égoïstement ne reflétait pas la lumière blafarde de l'extérieur. Derrière, le sommet de la

pyramide impériale crachait son mépris sur cette fenêtre ouverte sur le désespoir. Une créature de chair ? Une créature de sang ? Insolemment, une créature vraie. Douloureusement, une créature niée. Une créature qui, sans exister, vit pourtant. Une créature effacée des milliers de fois par l'Empire et qui subsiste. Créature paradoxale, contraire au déterminisme objectif, une créature dont rien ne peut justifier la naissance. Et belle naturellement. Pas simplement désirable, ni seulement sensuelle, dont le regard seul pétrifie la tentation, annihile le désir, écrase les volontés de marbre. Née du néant, par la volonté de personne, elle se dresse humblement. Malgré l'apparente absurdité de sa présence, défie Faïasma dans son être inconditionné. Troublante de par son détachement : vivre ou mourir peu lui importe, elle est déjà par la simple nécessité de l'absolu, sans besoin de prouver sa consistance matérielle. Là sans la volonté des hommes, elle échappe à la contingence de l'existence. Confondus et saisis, ils n'avaient pas pu la tuer, immédiatement... Triste toujours, mais pas pour autant écrasée par une quelconque fatalité. Son regard caressait avec monotonie les fers de sa suprême liberté. Ses longs cheveux que la civilisation n'avait pu réprimer, souples et fragiles, qui s'échappent derrière sa nuque. Sereine, elle ne pensait pas encore. Rédemption véritable, elle restait figée en attendant l'intemporelle Faïasma. Elle était venue dépourvue, elle n'avait rien apporté, que son essence impérissable qui bafoue la raison universelle. Elle regardait ses mains.

Prise de frissons violents, tout son corps vacille tandis que son être doute. De sa fine bouche s'exhale une torpeur noirâtre. Ses traits harmonieux paraissent soudainement révélés dans leur puissance incomparable. Tout en elle gémit comme ses mains se tordent. Une force fourbe et insidieuse. Une force sombre, immémoriale déchire ses entrailles. Elle convulse sans mot dire, avec la noblesse d'une martyr illuminée par les ténèbres de la mort. Ses mains se déplient, s'ouvrent humblement ; elle tend ses bras vers le ciel. Un regard pétrifiant de douleur. Sous ses yeux, elle ne perd pas espoir en subissant la réelle reconnaissance du mal. Tout près d'elle, Elle, qui la regarde avec compassion, souffre conjointement. Avec la même douleur et la même lucidité. Elle regarde sa fille qui souffre pour mieux naître à jamais. Catharsis suprême. La maternelle Agapchuria aimerait pouvoir agir. Dans sa cellule d'ombres, Selena s'est agenouillée sous le poids de la substance âcre qui consume sa volonté vierge. En bas, en haut, à droite, à gauche, sous la douleur prend conscience de son existence. Les maux se prolongent éternellement ; elle se situe dans le temps. Mue par une intensité étrangère ne contrôle plus ses membres, cruellement projetée à même le sol par une frénésie étrangère qu'elle ne connaissait pas. Après une résignation passive vient l'étonnement. Apparue brusquement parmi les hommes, cette épreuve qui la malmène comme un simple objet relatif, elle s'interpelle. Elle ouvre les yeux dans l'obscurité. Pourquoi ? Et comme si malgré cette volonté aliénante, elle avait commis irrémédiablement le sacrilège ultime, ressent en elle une lueur éternelle. Nulle partie d'elle-même n'a le pouvoir de la tuer. Selena tremble devant son illusoire misère matérielle. A présent, elle se sait multiple et écartelée. Elle connaît son imparfaite réalité originale. Achapchuria l'a prise en pitié...

Vanités

Nouvel assaut démesuré. Ce n'est pas une tentative d'annihilation. Selena se sent réchauffée par une volonté intérieure. Son corps s'efface et cède devant l'angoisse imposée. Et de ses lèvres frémissantes s'échappe un flot noir continu. Anassa Selena s'oublie devant sa mère. Elle ne cherche plus à connaître, elle est révélée. Ses jambes s'affermissent ; un effort vigoureux et touchant expurge l'oppression muette. Dans la douleur finale, Selena se sent vivre. Sa gorge souillée purifie son âme. Des vapeurs emplissent la pièce, qu'elle ne voit pas mais ressent. Le liquide infâme semble prendre forme.

Rejette-la, expulse-la, crache, crache ton mal. Elle est là qui te contemple. Libère-toi, libère-toi... !

Les dernières émanations ont quitté son corps. Anassa Selena est face contre terre. Humble devant la rédemption, elle pleure avec soulagement. Mais là, dans le fond du théâtre humain se tapis une créature informe, qui semble englober l'air vicié et boire la purification de Selena. Un long moment s'écoule. Selena s'est redressé. Dans ses yeux clairs brillent le courage et la volonté. Une voix faible s'élève dans le noir, inhumaine et chaotique. Faïasma a pris corps en même temps que la blancheur d'âme de la princesse. Râlement rauque, bruissements horribles, grincements atténués, cliquetis faibles. L'entité absolue gît dans un sang noir. Et comme Faïasma affirme insidieusement sa présence, une lumière intérieure éclaire la conscience de Selena. Elle voit, elle voit dans la pénombre un reflet métallique. Des membres flasques surgissent comme des bulbes à la surface d'un amas mou hérissé de cornes effilées ; des boursoufflures éclosent, déversent un liquide qui coagule rapidement. Une tête semble à peine se dessiner qu'elle évolue en large protubérance bombée au sein de laquelle s'articulent des pointes acérées. L'abjecte créature ne cesse de varier sa forme par toutes les extrémités. Elle se dresse soudain massive et cohérente et retombe de façon visqueuse. Une voix douce siffle sans sincérité dans l'air raréfié. Des noms inconnus, des menaces incompréhensibles. Un corps d'insecte crisse, rampe vers Selena. S'arrête misérablement, terrassé. Un gémissement s'éteint : « Pourquoi ? » Faïasma se replie dans un coin de la cellule. Le silence se fait. Les vapeurs opaques se sont dissipées. L'atmosphère paraît moins lourde. Mais Selena s'inquiète. Elle ne perçoit plus sa mère : Agapchuria a disparu. Un voile se déchire dans le silence pénétrant. Et dans la lumière étonnamment vive se dresse une forme lovée. Une forme humaine, fatalement belle, qui se retourne vers Selena : « Connais-tu mon nom ? » La reine des hommes sourit complaisamment dans toute sa splendeur. Elle balance son cou en arrière avec une énergie contenue effrayante. Un spectre charnel drapé de couleurs éclatantes. Impérieuse, elle rejette sa crinière jais en arrière. Une lumière caressante émane de son corps majestueux. « Connais-tu mon nom ?

_Je suis Selena.

_Ah, ah, ah... Selena... Grand nom pour une si petite créature ; Et qui donc t'a nommée ainsi ?

_Je n'en sais rien. Peut-être... mon propre destin.

_Ton destin ; jeune candide, ton destin est entre mes mains. Les seules que tu ne verras jamais et dont le pouvoir soient à l'image de leur vigueur. Naturellement, l'homme est sensible, mais il cherche à le nier pour rester maître de ses actes. Toujours, il cherche à oublier son imperfection originale. Au-delà de toute cause rationnelle, par sa conscience nombriliste, il emplit son vide intégral par des certitudes vaines et aveugles. Son existence devient une fin et en ce sens se montre encore plus misérable qu'il ne l'est vraiment. Quelle infortune que l'humaine condition. Toujours à errer parmi les vérités éternelles, cherchant à éluder le questionnement inhérent à son être mortel, par un bonheur illusoire qu'il ne trouve jamais, faute du doute qui l'assaille et l'écrase. »

Naissance

« Qui êtes-vous pour parler ainsi ? De quel droit jugez-vous le monde. Tout homme a droit au bonheur, par lequel il se réalise, dans la communion.

_Vraiment, se réaliser ? L'homme est un néant. Assez vide pour afficher sans honte sa vanité et assez consistant pour vaciller entre nos mains.

_Entre vos mains... Mais tout homme est libre. Absolument libre. C'est le don de son existence qui lui a été accordée. Que prétendez-vous ?

_Je ne prétends rien. Nous sommes des êtres vrais et intemporels. Nul ne peut nous juger sous le ciel des mortels. Eux en bas fourmillent stupidement, en croyant à leur identité.

_Je ne crois pas en l'absurdité du bonheur...

_Tu ne peux te comparer à ses insectes sociables qui espèrent que l'argent qu'on leur cède en l'échange de leur soumission au dogme du travail et de l'existence planifiée va subitement leur procurer le bonheur ; et les porter aux cieux.

_Les cieux sont bien sombres en notre cité.

_Mon pouvoir s'étend bien au-delà de ce misérable amas de consciences altérées. Regarde-toi, regarde tes mains si parfaites, observe la pureté de ton âme. Tu ne leur ressembles pas. Toi, tu es immortelle.

_Je ne suis pas encore née...

_Chut, enfant, lèves tes yeux fugaces vers moi. Ne suis-je pas à ton image, nous nous ressemblons étrangement.

_Peut-être. Mais je ne saisi pas la portée de votre propos. Ma mère, elle...

_Ecoute, petite fille, je connais bien les hommes, je ne les méprise pas. Je les ai pris en pitié. Je les comprends mieux que personne, et je m'emploie à leur bonheur, qui sans moi ne peut être.

_Vraiment ?

_Penses-tu un peu à toi-même, mon enfant ? Crois-tu réellement que ta présence soit le fruit du hasard ? Ton essence a été réalisée par ma seule générosité. Je suis la maîtresse des hommes. Je ne les abuse pas, je ne profite pas d'eux, je les guide vers la lumière du BIEN. Toujours plus en avant, ainsi marche l'histoire...Non, ne proteste plus, ne me rends pas de louanges. Contente-toi de sourire, ta beauté éternelle est à elle seule un bonheur. Songe un peu à ta puissance ? Tu es à même, par ta supériorité de gouverner les hommes. Comme moi. Et ta présence charnelle les amadouera. Pense toujours au bien final ; ne regarde pas à la douleur passagère. Elle est la condition de leur état. Fais les souffrir, pour mieux qu'ils se libèrent. Apprends leur à aimer par eux même leur être. Soumets les à ta volonté et tu auras alors une représentation de ton essence inaltérable.

_Les soumettre à ma volonté ? Mais qui suis-je pour imposer mon esprit ?

_Tu es Selena Faiasma. Ma digne fille. Je suis ta véritable mère par l'esprit et par le cœur. De moi tu es née. Nous sommes même substance.

_Alors, vous m'aimez avant tout : rien d'autre ne compte !

_T'AIMER ? Tu es mon enfant et l'amour ne compte pas.

_Mais mon essence est l'amour. Je le sens. Si nous sommes même substance, l'Amour est tout pour vous...L'Amour est tout pour moi...

_Tais-toi ! Tu es mienne à jamais.

_Si je suis réellement votre fille, alors mon existence est réellement liée à votre volonté. Si l'Amour n'est rien...prenez-la-moi.

_L'amour n'existe pas. Ce n'est qu'un mirage de la sensibilité imparfaite.

_Mais je devrais être parfaite. En vérité je le ressens. Rien ne me rattache à vous. Je ne dépends pas de vous. Je ne dépends que de l'Amour.

_Stupide créature !...Reprends-toi ma chérie. Pense à ton succès, pense à ton pouvoir ; à la reconnaissance que tu peux, que tu vas acquérir.

_Vous n'êtes pas inconditionnée ! Vous n'êtes que la semence du Mal. Le germe de la vanité de l'homme. Ou plutôt son fruit, savoureux et subtil, mais fatal à qui ose le goûter. Ce que vous méprisez constitue réellement votre seule raison d'être.

_Tu es Faiasma, rien ne sert de le nier.

_NON ! C'est vous, c'est toi. Absolu conditionné par l'imperfection. Nier l'amour ne te coûte rien. Mais c'est nier l'amour qui te chasse. Quitte ce monde, tu n'es plus en moi, je suis purifiée de ton aliénation.

_Faiasma est toute Puissance.

_Retourne sans tarder à ton état naturel, de déliquescence. Tu te veux charnelle, retourne parmi les vivants. Tu n'es que le produit logique de l'illusion des hommes. Agapchuria, ...Où es-tu ? »

Faïasma la sublime

Le ciel de la prison semble se déchirer. Agenouillée, Selena fixe le sol, recroquevillée sur son être. Elle ne sait plus ni rire ni pleurer. Elle n'ose pas lever la tête pour vérifier l'absence de Faïasma. Inutile, elle la sait loin à présent. Loin de toi,... l'étroite pièce paraît s'agrandir, indéfiniment, de larges perspectives s'ouvrent sur l'espace nocturne. La princesse se noie dans le vide, elle rejoint l'infini. La lucarne, les barreaux, le sol ont disparus. Ne subsiste que le néant. Un néant plein d'une présence qui te fuit. Ton regard progresse dans l'espace, toujours plus rapidement. Infatigable, tu la cherches partout. Tu t'emploies à ne pas la perdre, malgré tout... Malgré ton être imparfait et indigne, qui brûle ta volonté et ta conscience. Quelque chose d'irrésistible te presse. Un besoin impérieux que rien ne peut contredire. A présent, les étoiles fusent autour de toi ; tu ne t'arrêtes pas à leur blancheur lumineuse. Tu les dépasses, sans regrets. Tu détournes ton regard sans faiblir. Car si la beauté t'appelle, toi, tu recherches l'essence originale. Toujours la noirceur qui t'enveloppe. Tu peux encore l'apercevoir au loin, tu peux encore projeter ta conscience auprès d'elle. Mais le bras de ton âme n'est pas assez long, il est faible en puissance. Tu t'engages dans une splendide nébuleuse rougeoyante. Volutes rousses et panaches pourpres te pénètrent, te réchauffent. Soudain, une comète surgit devant toi, ex-nihilo, qui frappe ton regard. Insensiblement, tu la suis. Elle endort ton regard, elle te séduit. Dans sa robe de cristal argentée, la comète guide ton désespoir. Elle te parle tandis que son manteau de glace se consume. Dans l'espace, la comète te chante alors une douce mélodie : « Suis-moi, suis-moi sans crainte, je serai le lumignon qui éclairera ta route. Je te conduirai jusqu'à elle. Aie confiance, elle repose là-bas et t'attend. Je suis son humble messagère, la messagère de l'astre sublime. » Et dans l'allégresse, à travers une éternité instantanée, tu t'engages à sa suite. Quand ébahi, tu peux contempler la lumière caressante de la quête ultime, la comète s'est déjà éteinte. Et devant toi, toi qui tournes à présent autour, comme un simple sujet, la lumière absolue te toise. Lumière brûlante. Imprudent, tu n'es pas le seul, satellisé. Tu perçois d'autres regards, d'autres consciences, cruellement dépendantes de sa lumière. Et tu te rapproches d'elle. D'autres sujets, invisiblement calcinés sont précipités à sa surface calcinée. Et comme les malheureux fusionnent, son éclat augmente, fièrement. Ainsi, ce que tu avais identifié comme le souverain bien n'a pas atteint l'apogée de sa substance. Il ne l'atteindra jamais, car sa puissance est relative. Relative à ces êtres déçus. Tu n'es plus qu'un outil relatif. Sans toi, l'astre sublime n'est plus absolu. Sans toi, il n'est plus rien. Tu as perçu le Doute qui évolue entre les pauvres âmes égarées. Tranquillement, il déséquilibre la situation. Jamais totalement, mais il demeure la condition de l'échec... Dans son impassibilité avisée, le doute ne s'en fait pas.

Selena Faïthana

Pas réellement comète ni étoile scintillante, mais en vérité éclat mat, faux reflet de la lumière inconditionnée. Nié par l'absolu relatif, il n'existe même pas. Peu à peu, le doute rassemble les hommes, il est l'agent de leur libération. Il porte cependant en lui, la foi en un absolu réel, qu'il te faudra découvrir par toi-même, et qui ne s'imposera pas à toi. Le doute a coalisé les torpeurs humaines : Faïasma rougeoyante et éclate. Mais le silence revient. Tu es seul maintenant. Et tu l'as définitivement perdue de vue. Non par courage mais par nécessité, tu rebrousses chemin. Ce qui t'a égaré, tu l'as vaincu, avec l'aide des autres. Mais nul ne peut avancer à ta place. Aux confins du néant une lumière attend, qui veille sans lassitude. Vite, plus vite, toujours plus vite. Sans que tu puisses t'en

rendre compte, tout a disparu ; c'est à dire en réalité peu de choses, si ce n'est rien. Un soleil éclatant t'éblouit et éclaire une pelouse immense, sur lequel tu es ramassé misérablement. A quelque distance de là, une jeune fille aux longs cheveux est posée délicatement sur l'herbe. Elle ferme les yeux. Tu l'appelles, mais ta voix n'est plus. Tu tends tes bras, mais ton corps ne répond plus. Tu n'es plus qu'une volonté stérile perdue dans l'immensité. Tu ne peux que la regarder. Et par ton regard, tu voudrais t'approcher encore. Mais une lourde grille s'abat sur tes intentions. Des barreaux épais et inattaquables. Tu cries sans t'entendre. Tu te tords de douleur. Elle ne remarque rien. Une simple grille que tu pourrais contourner t'isole. Tu ressens un appel lointain qui te déchire. Loin de toi : c'est à elle qu'il s'adresse. Par delà l'horizon dorée, paraît majestueuse et simple, Agapchuria l'absolue, dans sa robe immaculée, et qui ouvre ses bras. Selena s'est levée, elle sourit. Ce qui te fait le plus mal, c'est que tu ressens le bonheur, au-delà de ton être, au-delà de ta présence, indépendamment de ton existence. Agapchuria la prend par la main et l'emmène vers un jardin merveilleux, au-delà de la lumière. Toi, tu es prisonnier des ténèbres, tu appartiens au néant. Mais Agapchuria se retourne pourtant et avec compassion t'adresse un regard ; pour toi seul. Prisonnier de l'espace, Telesis est ta prison, celle qui tient secrètes les perspectives absolues de ton être : Selena Faïthana, ta rédemption éternelle. La nuit fut longue. Le jour a éclôt avec une vigueur nouvelle. « *Je me dépêche de me lever.* » Bizarrement, tu te réveilles en regardant tes mains.

Quartier Est

Nous sommes à l'Est des collines. Dans ce quartier trouble qui abrite, pour quelques temps encore, les couches inférieures de la population de Telesis, ce que l'administration nomme Cheledis. Ouvriers, anciens techniciens de maintenance, femmes de peu qui n'ont pas voulu quitter leur progéniture. Hommes et femmes trop simples pour s'interroger sur leur sort, mais humbles et soumis, indifférents devant ces discours irréels ; ces tours au loin perdus dans la brume, ces savants qui gouvernent le monde. Rues étroites et nues, allées cahoteuses de terre, maisons basses de bois et de ferraille. Des enfants sales, à peine habillés de chiffons qui trempent dans la boue. Qui jouent ensemble et rient. Un chien vient à passer, que chacun caresse ou embrasse. Elles sont là, ces deux malheureuses, une jupe fripée de couleur vive autour de la taille. Elles s'esclaffent, leurs cheveux bouclés tombent anarchiquement sur leurs épaules nues. Mais leur babillage est couvert par les éclats des conversations d'hommes forts et francs, qui dans la taverne d'à côté se disputent en buvant. Une boisson tiède, d'une couleur indistincte, qui mousse et déborde le long des parois rêches des verres de bois. De chaque côté de la porte basse, d'où parfois jaillit le contenu d'un verre mal apprécié, adossées à des tonneaux éventrés, elles attendent en rêvant, en attendant l'homme honnête qui les arrachera à cette vie de misère ; elles peuvent attendre longtemps...La plus jeune à gauche, celle qui va sans chaussures, attend généralement moins longtemps. Son sourire flatteur qui fait contraste avec l'état pitoyable de ce quartier, attire. Des hommes sortent, ivres et débraillés, les prennent par la taille et les emmènent plus loin, dans un bouge encore plus crasseux. Victimes de leur insouciance, elles n'ont pas accepté Faïasma, dirait certainement un obscur technocrate de la cité. Non victimes de cette perfection intolérante, qui peaufine le sort d'abrutis vides de sentiment et qui rejettent avec mépris tous ceux qui respectent en eux la vérité de leur être. Ou plutôt qui respectaient. Et cela concerne davantage leurs parents, involontairement rebelles au dogme de l'efficacité, que leur misérable descendance apeurée par l'ordre et le droit ; et qui recherchent vainement dans une société trompeuse, l'amour que leurs mères leur ont laissé et que le droit à la perfection leur refuse. Innocents en quelque sorte. Et je ne crois pas en de violents commandos pacificateurs, pour effacer au lance-flammes cette souillure, qui de ses cendres renaîtra indéfiniment. Comme tout homme est imparfait, nul ne peut prétendre édifier une société uniformément constituée de citoyens identiques, soumis au seul ordre du bonheur

général. Forcément il subsistera des individus, de par leur nature ou leur volonté, inaptes à prendre une place spécifiée. Certes l'homme doit peut-être s'oublier pour être heureux, mais cet oubli ne peut être que le fruit d'une recherche personnelle et empirique et non un postulat de la création. Tant qu'il y aura des individus trop simples pour accepter matériellement ce besoin d'ordre universel qu'ils ne ressentent pas, l'immonde souillure survivra. Or l'Homme de par sa nature n'est pas parfait. C'est parfois difficile à admettre, mais moi-même, je ne suis pas parfaite. Comment en ce qui concerne l'Homme pourrait-il en être autrement ? C'est pourquoi toute Telesis porte en elle sa Cheledis. Car toute cité ne peut s'avérer parfaite qu'en se sachant proprement imparfaite. Or par la répression, Faiasma nie son imperfection. Seule je suis peu de chose par rapport à cet Empire, cette domination erronée. Mais je ne suis pas rien. Je suis libre, ce qui ne signifie pas que je révère cette liberté comme une déesse, et que par elle je sois prête à opprimer mon prochain. La liberté est un leur, elle constitue une des antinomies les plus néfastes à l'homme. Car soit il s'asservit tellement qu'il souffre de vivre, soit il se libère avec une telle violence qu'il tombe dans l'Absolu et nie la liberté des autres. C'est pourquoi Faiasma s'est peu à peu imposée dialectiquement dans tout l'empire. Mais alternative trompeuse car l'homme libre est pourtant incapable à lui tout seul de changer l'ordre du monde. Donc il ne peut être libre tout seul que dans l'inaction. La liberté sans l'autre est insensée. Et il est juste de dire qu'un homme n'est pas libre tant qu'il focalise son esprit sur son propre pouvoir, limité. L'homme ne se délivre que de cette liberté qui l'aveugle qu'en posant son regard sur l'autre. Alors il devient à même de juger sa condition et dans l'œuvre à entreprendre peut réaliser l'étendue de ses pouvoirs, sur la condition de l'autre et non la sienne. Il est certain que toute société est injuste et que tout citoyen n'est qu'un sujet, plus ou moins favorisé il est vrai, de cette société. Et il ne suffit pas d'une devise ou d'une étiquette collée sur un régime pour libérer l'homme social. Par conséquent, l'homme doit lutter pour sa liberté sans relâche, car nul ne peut atteindre par lui-même quelque chose qui n'existe que dans l'Absolu. La recherche effective de l'Absolu, Faiasma, ne mène pas à l'absolu. Le fait de nier l'Imperfection en empêchant, par tous les moyens son existence ou en l'annihilant, ne conduit pas à la Perfection ; puisque son Essence demeure, en la contingence même de l'Existence de l'Homme, par nature, né imparfait au sein d'une société. Faiasma ne mène qu'à la violence et à l'oubli. Seul l'Amour est contraire à la violence et à l'oubli. Et c'est dans l'amour de l'autre que chacun puise la réciprocité qui le propulse vers l'Absolu. Seul l'Amour est Absolu. Faiasma n'en est que le substitut le plus évolué.

Ici, on m'appelle Astera, en raison probablement, quelqu'un me l'a dit une fois, de l'éclat de mon regard ou de mes yeux... Je ne sais plus, il y a tellement longtemps que l'on ne m'a regardée avec Respect. Je suis plutôt jolie, à ce qu'il paraît, mais aussi assez vive pour conserver mon indépendance. Encore que dans cette cité sans âme, l'indépendance ne soit d'un goût bien amer, de terre et de sang. De sang oui, car fréquemment, un bataillon impérial, prédateurs dans leurs carcasses étanches, pour ne pas se salir, débarque dans les flammes pour tout détruire. Comme si tout ici n'était pas déjà en ruines ? L'indépendance rime aussi avec la solitude. Car dans ce quartier il est vrai, la liberté se paie au prix fort. Et comme la sécurité y est accessoire, mieux vaut rester à l'écart. Sans compter que l'Empire qui contamine nos arrivées d'eau avec leurs armes bactériologiques à l'essai, empoisonne nos relations. L'épidémie ultime domine nos rêves. Et inconsciemment je pressens ; l'arrivée d'un nouveau visage, qui vient pour nous perdre, un être de mort qui approche.

Cheledis

Cheledis. Nord-est de Telesis. 16h38. Lieutenant 0657. Nous sommes arrivés avec lance-flammes et canons portatifs. Nous avons pénétré brusquement dans le quartier. Les gens ne semblaient même pas étonnés de nous voir. Habituellement, si l'Empire envoie des troupes, c'est pour arrêter quelques agitateurs et raser

leurs maisons. Mais aujourd'hui, il s'agit d'autre chose. Je suis fier de notre tâche. Oui, je suis fier. Et si les enfants apeurés se contentent de dégager la rue, les mères, elles, alarmées par ce déploiement de force inhabituel, commencent à hurler d'une façon atroce, en sortant de leur taudis, comme les premières flammes lèchent les petites jambes des enfants du Mal. Hurlements bestiaux, cris inhumains, heureusement, nos casques nous isolent parfaitement du monde extérieur ; nous nous contentons de communiquer entre collègues. Je nettoie la rue au blaster ; je devine des corps qui s'effondrent, simples spots sur mon écran de contrôle. Bientôt, ils disparaissent effacés par les lance-flammes ; derrière nous, une pelleteuse spécialement conçue, récupère les restes qui seront retraités. Comme ces gens devraient être heureux, ils auront quand même réussi, malgré tous leurs crimes, à servir utilement l'empire. Ici, notre mission se complique. L'urbanisation chaotique n'a aménagé ni rues franchement dessinées, ni carrefours : il n'y a que des allées tortueuses qui serpentent entre des maisons de rien ; nous devons bientôt abandonner notre technique, après avoir méticuleusement nettoyé là une rue principale et brûlé les habitations. Le mot niche ou tanière conviendrait mieux, il est vrai. Avec des canons portatifs, nous ouvrons des allées dans le bidonville, en faisant exploser quelques maisons et leurs habitants, bien entendu. Ceux-là au moins, ne nous causerons plus de tord. La situation est favorable. Nous ne rencontrons que peu de résistance. Je laisse à mes hommes le loisir de s'amuser avec ces êtres de paille, qui gesticulent vainement. Certains veulent se rendre. Evidemment, nous acceptons leurs prières, dans un premier temps...Je vois mes hommes qui les alignent à genoux dans la boue, dirigés vers le temple impérial. Ils commencent par leurs brûler les yeux ; puis, leur tranchent les mains, les bras, les membres. Comme quoi, on peut sérieusement s'amuser en faisant son travail. J'appelle la lutte aérienne, qui ratisse les bâtisses isolées par des mers de cendres. Vagues de napalms qui submergent cette vie de merde. Hum ! Que j'adore le feu. La mort par le feu, voilà tout ce que ces déchets méritent. La puissance de nos lasers...est absolue. L'Empire dominera toujours le mal.

Il est arrivé dans une navette impressionnante de puissance qui s'est posée lourdement en ensevelissant deux ou trois familles. Il en est descendu très digne. Enveloppé dans sa cape. Son regard ne voit même pas le désastre qui brûle autour de lui. Il voit au-delà, il voit plus profondément. Il voit dans les âmes de cette population implorante qui geint. Il se repaît de cette douleur. Il porte une cape claire pourtant. Il sourit devant ce drame. Je devrais le haïr, mais quelque chose me retient, m'attire...Enessa Astera fuit parmi les décombres. Elle a vu le commandant Norader dans toute sa fureur, muette et posée. Ils ne s'en iront pas avant d'avoir tout fait disparaître. Elle le sait. Se cacher maintenant, mais où ? Il va bien falloir qu'elle y aille, qu'elle se risque dans cet enfer marbré ; elle doit quitter Cheledis. Elle n'a plus le choix. Tout autour d'elle règne Faiasma. Seule Telesis peut la dissimuler, la soustraire à la brutalité de cet homme pâle et silencieux, plus nerveux de rencontrer l'empereur, que d'annihiler 10000 existences. L'Amour a-t-il encore un refuge ?

L'automate

Habillé de couleurs vives, d'une multitude de couleurs vives, l'individu pâle déambule nonchalamment dans les vastes allées d'un des plus grands magasins de Telesis ; au centre d'un complexe commercial varié et complet, qui s'enfonce et se ramifie par de larges galeries illuminées et s'élève en même temps en de hautes tours aux puissantes arcades. Les mains dans les poches, il observe avec amusement ce déchaînement de bruits, de parfums et d'agitation, les gens apeurés par l'achat et effrayés par l'hésitation devant les étalages combles. Les caméras scrutent avidement l'espace d'échange. Un véritable païen qui soupire au beau milieu de la cathédrale de la puissance commerciale de Telesis. Aphron n'a jamais rien à faire, il vit illicitement de petits trafics informatiques. Les autorités ne l'ont pas encore

repéré mais tout le monde remarque sa présence. Il rit de ces citoyens honnêtes qui feignent de ne pas l'apercevoir et va même jusqu'à saluer les plus âgés qui rougissent et s'écartent en grommelant. Peut lui importe de disparaître demain, il ne possède rien et ne peut croire à son existence. Il est étranger à ce monde parfait et attend avec flegme la mort qui approche. Cet homme là-bas, aux tempes grisonnantes et au pas volontaire ; un militaire des plus déterminé. C'est à se demander s'il est vivant, tellement sa course est mécanique et rapide : un automate incontrôlé. Il pénètre dans une véranda, longe une allée de verre, revient, prend un Escalator, saute par dessus la rambarde et repart en sens inverse : un homme qui ne va nulle part et pourtant se presse. Aphron interloqué se met à le suivre. Il espérerait presque que le militaire le remarque dans sa tenue outrancière pour connaître sa réaction...pas de réaction. L'homme est passé sous son nez, en courant cette fois, lui écrasant le pied. Chenaudos s'interroge : la raison est décidément surprenante en cette cité.

Place Magnos

Place Magnos. La foule traverse, silencieuse, la chaussée de gazon. Calmement, sans précipitation. Une forme hésite cependant, titube, rien qu'un instant. Ce n'est peut-être qu'un simple tressaillement, il ne s'agit que d'une ombre anonyme noyée dans la morosité et le sérieux ambiants, mais c'est cette ombre colorée qui passe sur le cœur d'Aphron, un cœur ...ou du moins ce qu'il en reste, infâme ramassis d'émotions stériles glanées ça et là,

Mais qui existent et qui vivent et à ce titre ne peuvent être négligées. A 200 mètres de là, loin au-dessus du sol, un être palpite. Un être en mouvement, un être qui court pour ne pas s'oublier. En un éclair il a perçu cette infime tâche violette. Il l'a vue trébucher avant que cela n'arrive, il a fermé les yeux pour mieux l'imaginer, pour mieux la voir. Au milieu des piétons aux mines grises qui s'indignent sans bruit, qui n'osent même pas abaisser leur regard, ce quelque chose de perturbateur a relevé la tête. Elle cherche et attend, la moindre bribe de secours, une présence. Mais l'avenue est vide de tout être et de tout sentiment. La chose honnie élève sa conscience alors, au-dessus des passants de pierre, elle ne fait pas partie de ces univers. Vite, il a bondi sur ses pieds ; vite, il s'est jeté sur le tiroir ; vite, il en a arraché une paire de jumelles ; vite, vite. Où est-elle ? Dans cette foule grise et absente, tout de suite il la repère, cette insignifiance violette. La jeune fille se relève comme il pose ses yeux sur son corps. Malgré la foule, la distance et la brume, on dirait qu'elle le voit pourtant, qu'elle fixe son attention dans sa direction. Aphron a écarté les jumelles. A présent, il la perçoit nettement, courbée. Elle saigne à la jambe. Elle s'est à nouveau engouffrée dans le cœur de la cité, cette masse sans nom. Comme il ne peut plus la voir, il abaisse encore ses paupières, pour retenir sa présence. Impression aussi intense qu'éphémère. Quand il rouvre les yeux, il a déjà sur ses épaules son blouson de cuir, il entrouvre la porte, s'y engouffre, saute dans l'ascenseur, comme un vent de folie. Temps de latence incompressible, interminable. Que fait-elle à présent ? Pourvu que je la retrouve ; rapidement...Dans un frisson, il cherche son nom, un nom étranger forcément, mais étranger à quoi. A l'ennui certainement. A peine dans la rue, il galope, manquant d'écraser le chien artificiel de sa voisine du premier étage. Se fraye un chemin dans la foule, à coups de coude, toujours plus violents, mais ne parvient jamais à leur arracher un seul cri. Il court en repoussant violemment les honnêtes citoyens, autant d'obstacles au souffle de feu, furieux, qui emplissent son âme. Pourtant tu crois saisir un peu de sa présence. Des tâches violettes flottent devant ses yeux, qui cherchent, qui cherchent sans relâche. Là, un mouchoir abandonné, qu'avec mépris tous piétinent. Aphron le ramasse avec respect ; ce chiffon qu'il fait glisser entre ses doigts est bien réel. Elle existe, elle n'est ni vision ni rêve. Nul n'oserait laisser quoi que ce soit par terre, même s'il tombait, car nul ne faillit en Telesis, seuls ces hypothétiques martyrs de l'absolu perfection, qui chaque jour

partent en fumée, tandis que le pouls des témoins alentours ne bronche pas, respectueux de la justice. Aphron, lui, le sent distinctement son cœur qui crie sa joie. Il a choisi l'avenue B71, car elle est encore en travaux et accuse l'imperfection : seul refuge d'un être en butte à la loi de l'Empire. Maintenant il cherche à dépasser cette unique tête, qui lui bouche la vue, en sautant au-dessus des gens inflexibles. Quelque chose en effet brille sous la lumière tamisée de Telesis. Cette fois-ci, il se projette en avant, et frappant, frappant comme un forcené, dans les jambes, les bras, au hasard des mâchoires qui craquent sous ses coups de poing. Les dents crissent. Le sang qui coule le long de sa jambe, son sang, la met ne danger de mort. Le sang est intolérable en pleine rue. L'espoir est balayé par une crainte indicible. Pourtant il n'a pas le courage de l'aborder, de lui parler, juste la force nécessaire pour la suivre sans but Il le faut. Il faut que tu l'approches, tu dois la sauver, Chenaudos. Elle, ne mérite pas de périr par le feu, en ce laser insidieux et absolu, que tu guettes dans le ciel sombre. Aphron pleure. A vingt mètres ; les larmes troublent la perception de l'objectif. Le décompte est déjà certainement en route. Malheur aux hommes de peu de courage, car ils paient cher leurs faiblesses.

Toujours aucun bruit. D'ailleurs, sombre crétin, le programme Saugnumes est totalement silencieux. Aphron sursaute pourtant à chaque claquement trop sec de semelle, à chaque bruissement de feuilles. Soudain, la foule semble plus silencieuse, la circulation paraît se ralentir. Les honnêtes citoyens eux-mêmes se figent. Il y a place pour la mort, arbitraire et fulgurante. Il y a place pour le crime injustifié, codifié et organisé ; légal mais pas pour autant légitime. Aphron réfléchit. Il ne reste plus qu'une trentaine de secondes avant le coup de feu. Il s'est décidé. Il a bondi par-dessus le mur d'ignorance et d'absence, ce mur de chair qui s'effondre derrière lui, le projetant à même le sol. La foudre a frappé deux fois, touchant trois personnes qui ne sont même pas consumées entièrement. Anormalement, Saugnumes a manqué son coup. Spectacle de boucherie, à la portée du regard de tous. La petite fille n'a plus ni bras ni jambes. Elle secoue avec hébétude, la main sans vie qui est restée attachée à son bras noirci. Les cris n'ont pas éclaté. Mais en pleine foule frappant les enfants sans conscience, le programme infailible étonne. La foule commence à se plaindre, à geindre de façon lancinante. Le feu a repris en d'autres endroits autour de la première cible. De façon aléatoire ; c'est le doute qui frappe et non la mort. Le doute cruel et malheureux qui sévit. Aphron a crié, a hurlé au-delà des usages respectables de la non moins respectable société impériale. Il repousse les vieilles cervelles ramollies qui cherchaient sans bouger, à fuir cette vindicte aveugle. Il court, il saute, il hurle à la mort. Nul ne fait plus attention à lui. L'avenue entière braille. Une première automobile a explosé, une deuxième s'est écrasée dans la foule, les autres brûlent ; le fracas des motospeeders qui se percutent se mêle à la peur abstraite de la foule qui cherche dans cet enfer, une quelconque figure de la légitimité de l'ordre. Des feux s'allument un peu partout, les véhicules s'embrasent, la cité retient son souffle. Tout de suite, Aphron a foulé cette crainte misérable qui, éperdue se tourne vers la pyramide impériale, que baigne un disque solaire nacré, artificiel lui aussi, comme cette justice de fumée, belle mécanique propre et rutilante qui s'enraye et révèle ses entrailles rouillées et huileuses, une huile qui se déverse des carcasses et macule les pelouses et brûle sans autorisation. Il ne s'arrête plus, il est heureux. Il n'est pas mort, il vit Cette salve lui était destinée. Il saisit avec ferveur une main tiède qui se relâche à ce simple contact. Un esprit complètement désorienté, pourtant certain, à peine étonné de ce qu'il voit, de ce qu'il a toujours perçu' au-delà des brumes et des tours lointaines Aphron relève cette rencontre tant espérée et l'emporte. Ils ont pris le temps, pourtant, au milieu du déchaînement des lasers qui pleuvent, de croiser leurs regards. Un simple sourire, précieux, l'a instantanément rassurée. Lentement il recouvre ses épaules, de ce châle mauve qui fait d'elle une créature rebelle, un être qui respire, qui ne sait pas bien encore pourquoi, mais qui se pose la question.

« Je suis Aphron Chenaudos

_On m'appelle Astera

_Enessa ?

_Oui ? ...Comment le savez-vous ? ...Enessa Astera »

La tenant par la main, bras tendus, il l’emmène en courant à travers l’avenue, les pieds allégés par l’espoir, l’espoir de vie. Inconsciemment, Aphron a perçu le sens de cette manœuvre insensée, de cette pluie de feu qui tombe toujours plus dru. Il lâche un instant sa main et se jette en boule contre la vitre d’un bâtiment officiel. Elle se croit abandonnée. A l’extrémité de la voie, un rideau de feu léchant les immeubles remonte l’avenue, consumant toute cette foule. Une main tendue et résolue émerge du verre brisé, qu’elle n’a que le temps de saisir, avec confiance, tandis qu’au dehors tout disparaît.

« Vite, filons. Ils vont faire sauter aussi les immeubles. Tout le quartier y passera si tous les témoins n’ont pas disparus.

_Mais qui ça, ils ? ...Qu’ont fait tous ces gens ?

_Ils n’ont pas eu le bon de crever assez rapidement... »

Une infinité de couloirs aux couleurs vives qui défilent. Astera croit déjà être enfermé dans un terrible cauchemar...

« Tu sais où tu es ? Tu sais où tu vas ?

_Nous sortons de cet enfer, peu importe comment. »

Il défonce une porte sous ses yeux incrédules. Il lance un meuble à travers la vitre brisée, la prend dans ses bras...et saute...derrière eux, une tornade de feu s’abat sur les occupants du bureau, médusés.

Aliénations

Il est dans la rue. La même avenue, le même silence. Il avance au hasard ? Peut-être pas. Il n’a rien à faire. Il se dit qu’il a le temps. Le temps pour quoi ? Le temps d’embrasser du regard cette masse terne qui se meut, cohortes de marbre qui peinent, arquées dans l’avenue. Insensiblement, son attention s’évapore. Il perçoit d’autres ombres, colorées, qui dansent sous une brise légère, une brise chaude qui caresse ses tempes d’acier. Le port altier, il erre cependant parmi ces impressions chatoyantes, qu’il ne peut saisir. Il a pressé le pas ; ses muscles se crispent. Il a beau tourner la tête, il ne voit plus ni jambes, ni visages, ni poitrines, ni sa propre agitation impassible. Il a tourné à l’angle, une force occulte muselle sa volonté. Non, simplement, il se promène et bouscule les fantômes alentour ; il relève la tête. Energique, oui, énergique. Il saute la marche polie et pénètre à l’intérieur du magasin. La moquette est rouge. Il s’est retenu pour ne pas courir. Des volutes pourpres lui pénètrent les poumons ; il sent ses bras trembler sous son uniforme. Sans doute, il réfléchit pour savoir où aller. Mais derrière ses lunettes, il écoute ses sens. Tandis que de belliqueux haut-parleurs vomissent une musique tonitruante, pour motiver à l’achat les citoyens endormis, il s’élanche parmi les rayons. A droite, à gauche. Il semble s’intéresser à un livre, le repose rapidement, fait volte-face et franchit quelque allée, portant son attention sur un autre étalage. Là non plus, la paix n’est pas. Il cherche à se maîtriser, procède avec méthode, allée par allée, calmement sans se presser. « Vous cherchez quelque chose ? » la question humiliante lui traverse l’esprit. Nulle vendeuse en vue. Instinctivement, il a décroché un article : une lotion capillaire parfumée. Des reflets rouge vif passent sur le flacon. Toujours plus fiévreusement, il avance à grands pas à travers le magasin ; et comme un somnambule visite tous les étages. Dans l’ascenseur, les secondes perdues l’oppressent. Parvenu tout en haut, il fonce anarchiquement. Le décor a disparu, plus rien ne subsiste. Il s’est perdu dans ses propres émotions inexistantes. Il a de moins en moins de facilité à se contenir. Mais son attitude externe ne laisse pratiquement rien transparaître. Dans les poumons de la consommation de Telesis, l’agitation va de soit. Il se rue vers l’ascenseur, le rouge. Quelques étages plus bas, il retransverse les rayons vestimentaires. Là-bas,...une robe rouge. Ici, un pull mauve. Norader accélère son allure. Plus loin, un châle de feutre, de feutre rouge. Sans comprendre aucunement pourquoi, le capitaine inflexible a décollé ses pieds du

sol. Le temps presse à présent. Un être vit, qui a perçu quelque chose. Il ne le connaît pas mais il a senti sa présence ; il ne peut le nier.

L'air glacé lui mord le visage. Il respire à pleins poumons. Le froid vif devrait le calmer. Il n'en est que plus stimulé ; de façon immotivée, il s'est mis à courir au milieu des ombres. Il n'entend plus le bruit de ses pas sur le pavé. Il ne perçoit plus rien. Mais au-delà des ténèbres de solitude, point une insidieuse angoisse. Thanata le frappe comme la lumière jaillissante l'éblouit soudainement avant de disparaître dans le même instant. Elle est tombée par sa faute, son écharpe rouge flotte au vent.

Et contrairement aux usages, contrairement aux exigences de la raison, il ne fuit pas sur son char de mépris. La honte l'a à peine frappée ; il ne cherche pas à taire son existence. Il s'est arrêté tout droit et il fixe son désarroi avec humilité, il la regarde au-delà de tout scaphandre social. Il lui sourit. Elle ne comprend pas et attend la mise à mort. Il voit ses lèvres trembler et a fermé ses yeux, loin au-delà de l'horizon. Le militaire n'est pas mort, il n'a jamais été. Elle croit la foule muette de stupéfaction et la foule circule sans y prêter attention. Dans la plus grande dignité, lentement et avec une douceur saccadée, il a plié ses genoux. A terre, sa main glisse sur le sol lisse, jusqu'à elle qui ose à peine lever les yeux. Il n'a pas pris sa main ; il la relève les yeux fermés. Elle a saisi son mime. Elle s'est mise à parler et c'est comme une douche fraîche qui l'extirpe de son âme avec une violence étonnante de suavité. Il est retombé dans le cimetière de l'existence. Néanmoins il a senti la vie s'écouler sur ses épaules fermes. Son âme fière est à jamais baignée des larmes de ses victimes. Il ne tuera plus par goût ; il tuera par nécessité. Une flamme de haine consume son regard, qui se noie sans surprise dans ses yeux déterminés. Elle n'a pas peur et il préférerait ne pas savoir pourquoi.

Communiqué 3720 des affaires administratives de l'armée à destination de la citoyenne B-313 de classe II. Par ordre du comité administratif de l'armée impériale, vous êtes convoquée demain à 20h15 à l'opéra Palpatine-Megalos en vue d'accompagner le commandant Norader à la réception mensuelle des officiers. Soyez prête et habillée de façon appropriée. Une voiture officielle viendra vous prendre chez vous à 20h00. Gloire à notre empereur. Seule la raison compte. Sur le coup, elle ne saisit pas grand chose. Ni l'intérêt de ce communiqué, ni l'identité de ce merveilleux...mystérieux officier, ni les motivations de son choix. De toute façon, elle se doit d'obéir. Une journée décidément riche en péripéties inattendues. A croire qu'une puissance occulte veille jalousement sur le sort des êtres de vent. Non, il n'y a rien à comprendre. Les émotions artificiellement vécues ne peuvent être qu'accidents. Seule la raison compte. Et pourtant, en cette cité de la raison souveraine, les légères colorations de ses joues lorsqu'elle porte à nouveau le regard sur le téléscript accuse en elle l'existence d'un indéniable espoir : de même l'émotion est porteuse de sens.

19h47 : toujours rien. Depuis deux heures déjà, elle ne cesse de regarder les multiples cadrans horaires. Elle s'est habillée avec fébrilité, s'est parée de ses quelques bijoux ; elle drapée de rouge, essentiellement. Toute la journée, elle a attendu avec impatience la fin de son travail en vue de se procurer un parfum des plus subtils : une dépense inconsidérée et dont elle n'arrive même pas à s'étonner. Elle espère quelque chose mais ne se doute encore de rien. Inutile de s'énerver, les gardes impériaux seront à l'heure de toute façon.

Norader est calme, comme d'ordinaire ; trop calme. Il commencerait presque à douter de ses actes s'il ne se répétait constamment que l'état-major a imposé à tous se officiers de venir accompagné. Après tout, il visite tant de femmes, qu'elles le souhaitent ou non. Il a préféré venir la chercher lui-même ; il a congédié avec fermeté tous ses soldats. Il s'est dit qu'ainsi il se sentirait à l'aise à l'opéra puisqu'ils se seraient rencontrés avant. En réalité, et bien qu'il paraisse parfaitement impassible, il ne peut réussir à s'avouer son envie de la revoir, de la savoir près de lui. Il se pose juste devant l'immeuble et sort promptement de l'habitable. Lorsqu'elle ouvre la porte, il l'aperçoit déjà toute prête. Elle n'a même pas semblé étonnée de le voir ; son visage s'est éclairé comme elle lui tend la main. Main que stoïque, il refuse. Il l'escorte jusqu'à la voiture et lui ouvre la porte. Un instant plus tard, la voiture

décolle en direction du quartier central de Telesis. Norader, qui avait soigneusement préparé ses phrases, se sent ridicule : elle a tourné son visage vers lui et contemple son mutisme fier, masque viril de son trouble : « Quel est votre nom ? », hasarde-t-il. Elle ne sait plus s'il faut s'étonner de ce vouvoiement soudain ou de la teneur de la question. « Je n'ai pas de nom. Je suis simple citoyenne matriculée B-313 II ». Norader se sent gêné. Pour ne pas rougir, il mime le mépris et détourne son regard vers la cité nimbée de lumières nocturnes. Arrivé à l'opéra, il confie son véhicule à un gardien et contrairement à ses collègues ne peut se résoudre à la prendre par la taille. Trop de colère en lui, ou de respect peut-être. Mais comme il gravit les degrés de l'escalier monumental du somptueux bâtiment, il dépose sur ses épaules nues un châle rouge dans lequel elle enveloppe un sourire complice. Durant toute la représentation, qu'il a bien du mal à suivre, Norader cherche vainement à calquer sa conduite sur ses collègues mais ne peut se résoudre à l'approcher et encore moins à poser la main sur son corps. Même son regard lui paraît indécent. Il se résigne et doit se résigner. La vérité est dans l'explicable. Le reste demeure contingent et ne peut être appréhendé. Ses cheveux ont effleuré son épaule. Des sueurs froides lui parcourent l'échine. Il doit absolument se défaire de ces impressions qui lui volent la compréhension et la maîtrise de son être. A la fin de la pièce, son effroi intérieur est tel que la rigidité de son comportement ne peut paraître normale. En se levant, elle touche sa main qu'il retire trop vite. Il n'entend même pas les discours de ses supérieurs qui le félicitent de sa promotion. Il croit répondre au hasard ou à côté, pourtant nul ne s'aperçoit de rien. Et ce ne que lorsqu'on le congratule pour ses goûts esthétiques (autrement dit pour les qualités physiques de la personne qui l'accompagne) que la colère le prend. Revenu à lui même, son être inaltérable réagit enfin : ce n'est qu'une simple courtisane pour lui, il la prendra cette nuit. Bien qu'il ne puisse s'empêcher de répondre au sourire qu'elle lui adresse en remontant dans la voiture, qui bientôt se meut en silence, vers le quartier des armées.

Pour la première fois de sa vie, Norader s'interroge sur sa propre condition. Son appartement est-il à la hauteur ? En tout cas, elle ne semble pas y prêter grande importance. Elle ne sort de sa mélancolie que pour lui adresser un sourire pensif. Elle a soif mais n'ose rien demander. Norader s'en est rendu compte : il a enfin trouvé le moyen de la mettre à l'épreuve. Un sourire faux et sordide passe sur son visage : il veut la voir souffrir et s'en complaire. Il l'abandonne ainsi, debout, pendant près d'une demi-heure. Mais la dignité de sa conduite face à la petitesse de ses choix l'écœure. Il se sent ridicule et coupable ; d'autant plus que malgré toutes ses précautions, elle semble contrairement aux autres, non pas lire d'après son corps, mais directement ressentir l'intégralité de ses sentiments les plus profonds et au-delà de sa volonté rigoriste. Pour plus de naturel, il se refuse à penser et agit directement, sans réflexion de sa conscience. Il lui sert à boire avec délicatesse et ne parvient pas à nouer la conversation. Il ose alors la regarder. Elle rougit et il se sent déjà beaucoup plus à l'aise car il a reconnu en elle l'absurdité de ses propres sentiments. Un appel imprévu de l'amirauté vient tout remettre en question. Elle en profite pour quitter la pièce et pour s'étendre, à demi habillée sur le lit de la petite chambre. Lorsqu'il coupe la communication, Norader se sent seul et aigri. Toujours plus, il veut la prendre de force mais à peine l'aperçoit-il qu'il ne peut approcher. Trop de sublime pureté à ne pas souiller. Norader se sent soudain étranger à ce monde qu'il découvre. S'il ne peut la toucher, sa délivrance ne peut se faire que par le sang : il peut la tuer. Il sort de la chambre et saisit avec hâte son pistolaser. Agenouillé par terre, prostré, il contemple son arme étincelante : chaînes ou libération ? De nombreuses visions de ses anciens crimes lui reviennent à la mémoire qu'il revit avec délectation. Il caresse le tube de métal poli et le frotte contre ses joues : le froid métallique ravive son ardeur. Il caresse ses propres mains et se lève, marche au pas vers la chambre, approche son corps du corps pâle dans la nuit bleue, pointe son arme après l'avoir soigneusement réglée. Il a fermé les yeux et détourné la tête. Il tire. Elle est morte. Et dans une rationnelle furie, se jette sur ce corps vide et à grand coups de hache met fin à son existence matérielle. C'est sa propre existence matérielle qu'il annihile

ici, c'est son être de marbre qui s'est effondré, c'est son bonheur qu'il veut garantir, par-delà le temps.

Au-delà de toute conception rationnelle du mal, Faiasma demeure jouissance devant la souffrance. C'est ainsi que tout individu qui lui voue un culte sans bornes et pense ne fonder son existence que sur la stricte obéissance à ses lois ne peut manquer d'en pâtir de façon nécessaire. Toute souffrance imposée à autrui est par réciprocity projection de la souffrance du sujet. Ainsi Faiasma la conditionnée n'a pas pris Norader en pitié et refuse la facilité de son destin. Car par ce meurtre trop rapide va naître en lui le désir de se comprendre et donc la pensée consciente du regret et de l'émotion. Norader n'a rien exorcisé, il a éludé son existence et en ce sens sera alors incapable de poursuivre son œuvre de mort, à présent immotivée car conclue par ce meurtre passionnel.

Norader sombre dans l'oubli. Il rêve. Lorsqu'il se réveille au petit matin, il est couché au pied du lit du sujet auquel il se rapporte. Elle le regarde pourtant, bien vivante. Il perçoit les mouvements de sa respiration ininterrompue sous un voile blanc. Il ne comprend pas et ne cherche pas à comprendre. Son pistolaser lui est tombé des mains ; sous elle une auréole carbonisée macule le matelas. La mort avait frappée mais les intérêts de Faiasma étaient trop grands pour la laisser disposer du sort de ses sujets. Son regard l'appelle. Il rampe vers le lit et s'allonge tout près d'elle. Ils s'enlacent tandis que l'astre diurne se lève. Le désir est une chose. L'abandon réciproque en est une tout autre. « Il est en mon pouvoir de te donner un nom. A jamais tu seras Aura Astrapta, comme la brise chaude que tu fais couler sur moi et qui miroite au-delà des brumes bleutées de cette cité. »

Un métier passionnant

J'arrive dans mon bureau. Enfin, je vais connaître le bonheur, loin de toute cette agitation futile. Voici le meilleur moment de la journée : j'allume l'ordinateur principal, celui qui me permet de communiquer avec le satellite, de recevoir des informations et de lui en envoyer, de l'interroger ; sans en avoir l'air, je suis un personnage important. Je travaille en effet au dernier étage des bâtiments administratifs. Mon bureau est au fond du couloir. En réalité, je suis en haut de la hiérarchie impériale, même s'il ne s'agit nullement de hiérarchie mais d'une organisation interne de fonctionnement ; je suis la main même du siège impérial, on pourrait même dire le bras. Après avoir dit bonjour à mon ordinateur, avoir échangé avec lui quelques répliques sympathiques, ce qui me met de bonne humeur pour la journée, lui permet de s'habituer au son de ma voix, et nous permet d'éviter de regarder ou de discuter avec nos collègues respectifs, je mets en marche l'ordinateur auxiliaire, plus gros celui-là, et dont la tâche est de gérer l'écrasante mémoire du cerveau principal. Un bon pote ce Sugnaumes, toujours prêt au travail, serviable et fidèle, tous les matins. Nous passons de bons moments ensemble. J'allume les modems, qui transmettent à Sugnaumes, les cibles à atteindre et à corriger. Déjà 9 heures, premier objectif, indiqué par le service de décontamination impériale. Une très bonne source. Il y a peu de risques d'erreurs. D'ailleurs, l'erreur n'existe pas. En cas d'erreur, l'objectif même n'existe pas, il n'a jamais existé. Transmission de paramètres à mon ami. Tout est prêt, je peux m'adresser au 3^o poste, qui contrôle, quant à lui, la précision de la visée. Premier compte à rebours. 10-9-8-7... Tandis que tu t'esclaffes avec «ton ami », expérience artificielle de la vie, le temps s'est déjà arrêté pour un juste. Ta cible anonyme portait pourtant un nom. Sujet trop vieux, mère trop affective avec son enfant, âme dissidente. Ils ne te jugeront pas, certes. Ils ne connaissent pas leur bourreau. Ils n'ont même pas vu la mort qui frappe de haut, très haut dans le ciel, si bien que nul ne la voit vomir sa sentence. Disparition fulgurante et propre. Plus de citoyens estropiés,

cibles ratées, plus de mère gisant dans leur sang, tenant encore par la main leur enfant hébété, qui irrite les passants, les honnêtes gens, par ses cris, qui malgré tout dérangent et culpabilisent. Plus de dépouilles carbonisées qui empestent l'atmosphère. Seul un rayon coloré et terrifiant. Qui efface et pulvérise. Ne restent sur les lieux qu'un léger tas de cendres et un peu de fumée. Juste métier en vérité, métier confortable, métier abstrait, métier hypocrite qui te menace à ton insu.

« Quel progrès que ce programme. Pour le bien des peuples ... » Il s'enfonce dans son fauteuil, comme la présence d'une nouvelle erreur lui est signalée.

14h15 : le département de haute sécurité t'a fourni un signalement très précis. L'acquisition commence à travers tout le quartier central de Telesis. A cette heure-ci, la circulation est trop dense. Sugnaumes ne peut localiser la cible, seul. De temps en temps, des spots apparaissent l'écran, que l'ordinateur écarte aussitôt. Au bout d'un quart d'heure, tu dois te rendre à l'évidence. Il te faut chercher à nu, même si ta répugnance est grande à assister au supplice de tes victimes. Le satellite te donne de nouvelles coordonnées ; tu as maintenant devant toi, sur un gigantesque écran, la foule de Telesis qui déambule. Une avenue en travaux, la cible doit se terrer par là. Tu fais jouer tes commandes pour survoler l'avenue. Etat d'attente, on te signale une cible localisée plus au sud : une tâche écarlate sur l'écran, c'est elle qui vacille...Implacable, tu ressers l'étau, son image apparaît peu à peu. L'ordinateur est en acquisition. C'est comme si elle te rappelait quelque chose cette femme soudainement craintive qui se tourne vers le ciel, qui se tourne vers ta volonté toute puissante. Autour d'elle la foule retient son souffle. Son image grandit toujours à l'écran. Une sueur glacée suinte de ton front : tu l'as reconnue. Trop tard, Sugnaumes a déjà pris la relève. Dans quelques instants le feu du ciel se déchaînera par ta faute et tu ne pourras plus rien y faire. Tu prends ta tête entre tes mains. Tu ne vois pas son corps voler en cendres dans un éclair éblouissant. Aura Astrapta est morte et tu y es pour quelque chose. J'y suis pour quelque chose. Je l'ai tuée. Qui suis-je donc pour tuer mes propres rêves ?

A peine une heure après, le commandant Norader fait irruption dans mon service. Très droit, très fort. Visiblement éprouvé ; mais tellement ferme que j'envie son assurance. Il vient vers moi et pose vigoureusement sa main sur mon épaule et d'une voix sépulcrale annonce avec un ton de reproche : « Je vous félicite au nom de l'empire. Vous avez courageusement appréhendé un élément très dangereux. » Son attitude froide ne laisse rien transparaître. J'ai l'impression que cet homme est déjà mort. Néanmoins, cet excès sonne faux. Tu as senti dans sa main une énergie colossale qu'il maîtrise avec douleur. Cet homme est un miroir de marbre. Il s'est retourné d'un bloc et quitte la pièce. Avant de refermer la porte, il t'adresse la parole, un sourire sardonique au coin des lèvres : « Venez me voir ce soir. J'ai une mission pour vous. »

Errances

Enessa et Aphron ont erré dans tout Telesis avec une satisfaction indifférente. Sans but, l'espace n'est qu'un théâtre transparent dans lequel se perdent les réalités intelligibles. Ils se sont assis dans le froid et la brume, au coin d'une rue obscure. Aphron a déjà oublié qui il était, il passe ses bras nerveux autour de son cou. Elle se laisse porter en toute confiance par les rêves de vent qu'il souffle sur elle. Il s'étonne de saisir, dans un élan d'affection, sa main de plume. Peu à peu, le soir vient. Une nuit bleutée et vaporeuse. Au loin, un être approche. Il est seul, mais il ne le semble pas. Lorsque sa silhouette svelte émerge du brouillard épais qui garde leur communion silencieuse, un immense spectre passe au-dessus de lui avant de se dissoudre en un cri rageur et imaginaire dans la moiteur ambiante. L'ombre ailée ne concerne que sa propre conscience. Enessa terrifiée se rassure. Elle ne lui en parlera pas. Elle les sait au-delà de toute atteinte matérielle. Le squelette de fumée âcre s'approche. Il est perdu, on le sent près de pleurer malgré les feux

de colère qui agitent sa vision. L'être titube sous le double regard inquisiteur. Il s'agenouille auprès d'eux et de ses sanglots intérieurs émane une prophétie déconcertante : « Qui êtes-vous donc pour défier ainsi les sombres puissances de cette cité d'éther. Nul ne peut échapper à son emprise. Elle vous suit partout et vous cueille avec perfidie alors même que vous croyez goûter la satisfaction inaltérée. Elle n'a ni cause ni but et ne désire qu'une chose : l'illusion d'un pouvoir matériel sur les âmes dont elle se rit et dont elle jouit. Grande est sa faux, car elle demeure dans la plus sûre des forteresses, une citadelle d'ombres que dans les ténèbres érigent le vain orgueil et le dépit misérable au sein même du cœur des hommes ; ce fantôme hostile chasse l'émotion puis impose ensuite la négation de son existence pour se prémunir en tout temps de son éternel retour. Faïasma vous guette. » Un instant, tu sembles réfléchir. De quoi leur parlais-tu à l'instant ? De toi ? Peu importe. Des gens avisés qui valent mieux que tous les Norader du monde. Eux peut-être pourront te comprendre. Et emporté par une vague de fraternité incontrôlée, tu te mets à discourir avec eux, à échanger tes doutes et tes craintes ; ce meurtre que tu cherches à effacer dans la communion avec autrui. Enfin. Toute une nuit s'avance où tu vas apprendre à les connaître. Tu vas t'étonner de leur sagesse et tu vas les estimer. Peu avant le lever du jour, ton cœur transpercé les tiendra en affection et à l'avènement de l'astre sublime tu ne voudras déjà plus les quitter. Mais le brouillard se lève sur une rue nue et sale. Vous avez reposé en paix non loin de Cheledis. Tu as disparu.

Il a disparu. Aphron se réveille mal à l'aise comme si un cauchemar inexplicable l'avait extirpé de sa félicité idyllique. Il l'a tenue dans ses bras toute la nuit. Son pâle visage semble figé dans le marbre. Son corps est brûlant. Son corps est moite...Incrédule, Aphron élève ses mains vers le jour resplendissant. Prière ultime et vaine. Tout son corps ensanglanté luit au Soleil. Il fait miroiter ses mains. Il ne peut réaliser. Il ne veut pas comprendre. Il se sent si bien, là, tout contre elle. Elle ne veut pas lui échapper. Elle s'est donnée à sa volonté. Nul ne peut lui enlever. Nul ne peut souhaiter la douleur. Il était si bien, baignant dans sa chaleur, baignant dans son sang. Aphron crie et hurle. Il pleure misérablement au cœur de sa poitrine éventrée. Il voudrait fermer les yeux, pouvoir se rendormir, pouvoir nier son malheur, la réalité. Mais la conscience est là, qui lui impose son destin et veille à sa souffrance. Aphron se frotte les yeux. Les cils rougis, le visage strié. Ses yeux ne lui renvoient plus qu'une image monochrome. Telesis s'est drapée de pourpre pour acclamer Faïasma. Suffocant, Chenaudos rejette ce corps inerte. Il ne veut plus le voir ; il consacre son impuissance à la ressentir près de lui. Elle est pourtant, au-delà des tours sombres érigées sur un ciel trop bleu. Elle l'attend patiemment aux portes de l'éternité. Chenaudos se détourne. Ce qui l'a tuée ; non, ce qui l'a soustraite à la réalité, ce n'est qu'un éclat de métal froid et dur. Son cauchemar lui annonçait l'explosion d'une bâtisse chelesienne minée. Mort stupide. Disparition brutale. Le hasard a frappé. Le hasard, Aphron Chenaudos en sourirait. Il s'élançait alors dans une course sans fin. Faïasma tue. Ses adaptes doivent expier.

Je ne me sens pas en forme aujourd'hui. C'est comme si je me réalisais pion infime et capital sur un gigantesque échiquier de verre. Je veux lui échapper. A lui et à ses déesses. Tu te promènes pourtant tout à fait tranquillement au beau milieu d'une des avenues les plus fréquentées. Un rayon intense de lumière a heurté ton attention. Là-haut, sur l'allée supérieure, une ombre colorée court après la mort. Je dirais qu'elle hurle les armes à la main. Quel est le gibier traqué ? Tu te mets à la suivre, de plus en plus vite. Elle ne doit pas t'échapper. La silhouette furieuse a ralenti son allure et se tourne vers toi. Non, au devant de toi. C'est alors que j'aperçois à quelques mètres de moi, le commandant Norader qui avance sereinement. Il est venu pour lui. Il s'est jeté sur le parapet et apprête son blaster. Je bondis stupidement sur Norader. La première salve a effleuré mon dos. Par pur réflexe, je saisis sa tête par les cheveux et la plaque vigoureusement au sol. La seconde salve frôle sa tête. Par deux fois je lui ai sauvé la vie. Il me tend son arme. Stupide automate, tu vas provoquer ton destin. Et sur ces lèvres afferemies par la frustration, je devine ces mots solennellement articulés : « Effacez ce déchet ! » Je tire au hasard et le hasard fait le reste. Chenaudos est tombé de haut. Il gît à mes pieds. Je reconnais ses cheveux ensanglantés. Les questions fusent

dans ton étroite cervelle. Tu n'as même pas remarqué qu'il était seul. Pourtant j'ai saisi mon rôle dans cette macabre farce : mon existence. Les dernières illusions de ma volonté s'envolent avec les fumées du pistolaser. Ton pouvoir est ailleurs. Il est bien au-delà. Et dans un déchaînement soudain de douleur, tu t'écrases à genoux sur le sol. Je hurle ma honte à Telesis. Je pleure ma colère. Je lui craches mon mépris : FAÏASMA. Toute l'orgueilleuse Telesis vibre de terreur. Agapchuria parle par mes actes. Tu n'as même pas le courage de le tuer. Ce Norader est si pitoyable. Tes jambes fébriles te portent jusqu'à sa duplicité mensongère. Agapchuria guide tes pas. Elle te chuchote d'inaltérables vérités :

« La vie est vitesse. Vivre, c'est acquérir une vitesse. L'Existence est le vecteur de l'Essence. L'homme au monde n'a pas vécu. Son existence n'existe pas. Elle est vierge, si bien que naturellement l'homme n'est ni bien ni mal ; il vit et meut son esprit dans le monde matériel. Son âme est à construire, elle ne dépend que de sa volonté. Son existence, et sa seule certitude, ne consiste qu'en la projection matérielle de son Essence. Tout au long de sa vie, il cherche à devenir ; c'est à dire à se transformer. L'homme est donc mouvement. Son âme parlà même se meut et prend de la vitesse. L'existence est donc le support d'une essence à concevoir et à atteindre. La progression de l'âme, de celui qui croyant avoir conquis l'absolu, fige son existence, sculptant ses habitudes et ses opinions dans le marbre de la certitude, est constante. Son Essence se cristallise et perd à jamais l'espoir d'une plénitude sans faille. Le marbre est solide et cohérent. L'homme certain est fier, car rien ne peut l'ébranler. La lumière du Bien l'éclaire et fait miroiter son âme. Mais il ne peut réagir et le doute le brisera à jamais. Celui qui, au contraire, forge l'enveloppe de son âme dans l'or pur est moins fragile : L'âme d'or est susceptible de s'affirmer progressivement ; l'homme qui doute peut à tout moment chercher à s'éprouver. Il peut refondre son courage, de façon méthodique ou empiriste, par éléments ou dans sa totalité. L'homme à l'être d'or a droit à l'erreur. Pourtant, il apparaît étincelant aux autres et les éclaire de son apparence. Il ne sait pas encore exactement est, mais il sait qu'il est et qu'il sera toujours, le relais de l'éclat du bien. Et seulement de son éclat. L'être d'or a l'âme lourde et épaisse. Trop dense et trop brillante, pour révéler une essence riche et pleine. L'Essence a pour but de permettre à Etre de contempler l'absolu, et en cela elle ne peut être que parfaite. Or l'homme est imparfait. Le but de l'existence n'est pas de faire de soi une œuvre, plus ou moins parfaite, mais avec volonté, de façonner et d'orienter son être vers une fin, en fonction de ses aptitudes et des coups du destin, que la mort, va confier à l'éternité, qui seule pourra l'achever et en dégager l'essence pure pour la mener vers le cœur de l'absolue Lumière. » Je fuis toujours l'immuabilité de Telesis. La mouvante Faïasma déchire mes entrailles. Elle n'aura pas mon cœur. Jamais elle ne possédera la plus infime parcelle de mes émotions. J'emporte mon être de vent par delà son emprise matérielle. Dans sa course, elle désire frapper Agapchuria, hors de toute atteinte du mal. De la vaine Faïasma émerge des griffes immondes. La douleur n'est déjà plus rien pour moi. Ma volonté me précède hors des sphères pourpres de sa perfection.

Agap-Churia

Je projette mon enveloppe corporelle de toutes mes forces vers les portes du néant : l'astroport de Telesis. Dans les rues encombrées par d'ineptes existences aveugles, la foule muette suit d'un regard décontenancé mes derniers agissements scandaleux. Faïasma la toute puissante semble avoir saisi l'apparente absurdité de mes choix. Ses ténébreuses vapeurs phosphorescentes emplissent la cité. Mais Agapchuria enveloppe mon être brûlant. Deux gardes interloqués n'ont pas eu le temps de saisir leur arme que je suis déjà dans le sas de départ. Le chasseur TIE s'élève parmi les éclatants panaches de gaz qui propulsent mes pensées vers le firmament. De dernières pulsions vindicatives m'enjoignent à survoler la parfaite cité honnie. Je tente avec une motivation flegmatique d'abattre le tour

titanesque des télécommunications. Un ultime échec en ce monde qui paraît justifier tous les autres. Je gagne paisiblement l'infini. Des myriades de chasseurs survolent avec effroi ma sérénité irrationnelle. Plus à l'écart, des croiseurs colossaux contemplant mon hallali. Norader me suis. Je le pressens. Il tente encore de comprendre mon désarroi ; il estime mes doutes. Toute l'armée semble retenir son souffle : elle soupire après l'ordre fatal. Faiasma exige mon exécution. A peine les meutes stellaires se sont-elles mises à aboyer, qu'instinctivement, j'ai lâché les commandes de mon appareil. Le chasseur dément chute sans fin vers Telesia. Norader emmène l'ultime poursuite : la menace transparente doit être éliminée avant d'atteindre le sol. Je ne crains plus rien car déjà la vitesse qui me transporte m'ouvre d'autres dimensions, illimitées. Des astres scintillants évoluent à la place du décor vertigineux qui fond vers moi. Nulle part je ne perçois plus que couleurs et lumières des plus pures qui embaument mon existence. Telesis apparaît, majestueuse, dans la baie vitrée. Seule l'immaculée Agapchuria est présente à mon être. A présent, elle s'est tournée vers moi ; ses bras miséricordieux m'attendent, ses mains ouvertes la présentent à moi. La merveilleuse Selena a rejeté son masque de tristesse. Elle laisse éclater sa joie. Et sur l'immense face polie de la pyramide impériale qui s'offre à moi, miroitante, s'incarne la beauté intemporelle d'Anassa Selena. Son immense sourire me berce pour l'éternité. Par son regard, je suis.

Emporté dans ce brasier, Norader médite sur le sens de son existence. Il a cru y discerner une authentique aspiration à la perfection. Agapchuria s'est rendue jusqu'à lui en cette apocalypse. Le système d'auto destruction de l'appareil a mis fin à ses frustrantes et imparfaites appréhensions du réel comme du rationnel. L'Absolu ne se donne ni à la matière ni à l'intelligence. L'Absolu est foi en l'Amour et Espérance en sa rédemption éternelle.